

La liberté

Descartes et Spinoza

Par Alain BILLECOQ

Inspecteur d'Académie

Inspecteur Pédagogique Régional de Philosophie

(Les deux schémas récapitulatifs produits par l'auteur et mis en ligne par le webmestre sur un mode quelque peu artisanal seront sous peu améliorés. B. Clay)

Une fable

Lorsque nous faisons cours sur la liberté nous avons tendance à raconter une fable.

Je vais être de mauvaise foi, simpliste et caricatural mais j'espère montrer que mon récit n'est pas entièrement mensonger.

En schématisant, donc, à l'extrême, nous posons souvent la question de la liberté de la façon suivante : Spinoza versus Descartes. Et tout notre développement consiste à introduire à ce moment de crise, à explorer les termes du débat, puis à en développer les conséquences.

Soit le schéma : on part de l'opinion commune – la liberté est faire ce que l'on veut – que l'on illustre en la poussant de manière hyperbolique à l'aide de Gide et de l'acte gratuit ; liberté qu'il nous faut essayer de penser, c'est-à-dire à la fois expliquer et mesurer. D'où Descartes (explication) et Spinoza (mesure). Descartes explique parce qu'il montre que dans l'âme humaine la volonté étant infinie – c'est elle qui fait que nous pouvons affirmer que nous avons été créés à l'image de Dieu – outrepasser (ou peut outrepasser) les connaissances forcément limitées livrées par l'entendement fini. L'entendement procure des connaissances, la volonté

choisit. La positivité de la liberté est l'indice de la perfection de l'homme. En contrepartie chacun utilise la fameuse réplique de Spinoza à une telle analyse : nous croyons être libres parce que nous sommes conscients de nos pensées et de nos actes, alors que nous sommes ignorants des causes qui nous déterminent à penser et à agir. Critique de ce que les manuels appellent « l'illusion du libre-arbitre ».

C'est l'impasse ou l'aporie comme on dit en philosophie car manifestement Descartes et Spinoza sont aux antipodes l'un de l'autre, leurs thèses sont contradictoires. Or nous savons bien que l'un et l'autre ont raison. D'où l'enchaînement qui a, parfois, l'apparence d'une échappatoire, soit avec Freud (nos pensées conscientes ont des racines inconscientes), soit avec Marx (nos pensées expriment nos conditions sociales), soit, si nous sommes des vieux soixante-huitards avec les « philosophies du soupçon » (Marx, Nietzsche, Freud) tous ensemble. Il arrive aussi que l'on opère un détour par Kant et la distinction en l'homme de sa part nouménale et de sa part phénoménale. Et, en fin de compte/conte, c'est-à-dire Moralité : Lafcadio/l'homme n'est tout de même pas aussi libre qu'il le croyait et son acte pas aussi gratuit qu'il en a l'air.

Conclusion et leçon à tirer : la philosophie est l'art de poser des questions mais il revient à chacun de trouver la réponse qui lui convient.

Or tout ceci est vrai car ce que nous disons de Descartes, de Spinoza et des autres. est vrai et, en même temps, tout est faux. Cette présentation des choses, en effet, est fautive, du moins si nous considérons que nous enseignons la philosophie. Et un élève attentif et avisé serait en droit de nous le reprocher. Il nous dirait en substance : « Vous vous contredisez. Depuis le début de l'année, vous nous expliquez que la philosophie c'est la critique de l'opinion – et ce fut même l'objet de votre premier cours – et voilà que vous passez votre temps à enfilez des opinions les unes à la suite des autres. » Il pourrait, d'ailleurs, enfoncer le clou en montrant que l'enchaînement des doctrines est un simple artifice rhétorique, voire sophistique. *Horresco referens* ! Car cet élève supposé aurait et a raison. Nous sommes en pleine contradiction.

Dès lors, comment lever cette antinomie dans laquelle nous nous sommes installés malgré nous ? En revenant à Descartes et Spinoza et plus précisément aux textes que nous convoquons à l'appui de nos propos

Descartes et Spinoza

Les passages sur lesquels nous nous fondons sont la plupart du temps soit *Méditation IV* soit la *Lettre du 9 Février 1645 au Père Mesland* pour Descartes, et soit *Éthique III*, prop. 2, sc. soit la *Lettre 58 à Schuller* pour Spinoza.

Je m'appuierai sur les lettres car elles sont explicitement des éclaircissements et des éclairages que les auteurs donnent aux fragments des ouvrages sus-nommés.

On appellera l'attention sur le fait que ce sont des lettres, c'est-à-dire des textes qui a priori ne sont pas destinés à être publiés, rendus publics, et que, par conséquent, leurs auteurs ont la possibilité de dire sans fard ce qu'ils veulent dire, même si, nuance importante, au XVII^{ème} siècle la correspondance entre savants sortait la plupart du temps avec leur agrément du domaine privé; que ces lettres sont des réponses à des interrogations sur des points de doctrine et non des extraits d'un ouvrage systématiquement abouti. Et que, par conséquent, les philosophes ne maîtrisent pas l'interrogation mais qu'ils l'utilisent pour éclairer leurs correspondants et clarifier leur propre pensée.

Par ailleurs, je dois préciser que je n'aurai pas l'outrecuidance d'expliquer ces fragments que chacun connaît par cœur et utilise, je souhaiterais simplement proposer quelques remarques concernant l'un et l'autre.

1/ Lettre à Mesland

Quelques mots, par conséquent, sur les conditions de rédaction de cette lettre et sur sa structure.

a/ Mesland, Père Jésuite, fidèle ami de Descartes, pose la question qui inquiète les différents ordres religieux. Qu'entend-il par liberté d'indifférence telle qu'il l'expose dans la *Méditation IV*? Se souvenir que la question de l'indifférence divine (Dieu est-il soumis aux vérités qu'il crée ?) et de l'indifférence humaine (hésitation entre vérités contraires ou contradictoires) est au cœur des débats théologiques depuis le Moyen-Âge. Dans la lettre à Mesland, c'est de l'indifférence humaine que l'on parle

b/ La structure est simple et rigoureuse : il faut distinguer la liberté dans les actions de la volonté « avant l'accomplissement » c'est-à-dire quand on délibère, et la liberté « pendant l'accomplissement », c'est-à-dire dans l'exécution.

- Avant l'accomplissement : Distinguer

L'indifférence comprise comme une marque de l'hésitation car nous n'avons aucune connaissance susceptible d'éclairer notre choix. C'est le plus bas degré de la liberté mais c'est néanmoins une liberté. C'est elle qui fait que Buridan survit alors que son âne meurt. Liberté négative

La liberté d'inclination = spontanéité de la décision car notre volonté est infinie : elle est ou bien mue par nos penchants ou bien en présence de l'évidence. Indifférence comme liberté positive.

En ce cas deux possibilités sont offertes à la volonté :

- « moralement parlant », c'est-à-dire en fait : nous ne pouvons guère refuser la vérité. Donc nous avons une parfaite liberté à affirmer le vrai (spontanéité de la volonté).
- « absolument parlant », c'est-à-dire en droit : nous pouvons le faire (infinie de la volonté). Ex. *Méditation I* ; doute des vérités mathématiques. C'est une liberté diabolique qui nous fait découvrir que nous sommes entièrement responsables de nous-mêmes. Reprend la célèbre formule d'Ovide « suivre le pire tout en voyant le meilleur ».

- Pendant l'accomplissement :

L'indifférence n'a plus de sens. Moins nous rencontrons d'obstacles, plus nous sommes libres. D'où la liberté en mathématiques, par exemple, car rien d'extérieur ne s'oppose à notre pensée. Liberté où le faire se réduit au penser.

2/ Lettre à Schuller

Je donnerai une précision sur les correspondants et proposerai quatre remarques sur la réponse de Spinoza

a/ en réalité Schuller transmet une lettre de Tschirnhaus, un des plus pénétrants correspondants de Spinoza, que nous connaissons (L. 57) et dans laquelle il essaie de montrer, à propos du libre-arbitre, que Descartes a raison en un certain sens et Spinoza dans l'autre. Mais qu'en fin de compte, il choisit Descartes.

b/ remarques :

- Spinoza reprend les exemples identiques à ceux utilisés dans *Éthique III*, prop. 2, sc. (le bébé, l'enfant, le jeune homme, l'ivrogne, le dément, le bavard ou la bavarde). Dans lequel il contre la

formule ovidienne qu'il cite. C'est en s'appuyant sur ces exemples que se greffera une lecture anthropologique de Spinoza ;

- en revanche, l'exemple de la pierre en chute « libre » sur lequel se construit la fiction de la pierre qui pense ne figure pas dans l'*Éthique*. Ce qui ne doit pas surprendre car elle permet de résumer la conséquence de ce qu'établit méthodiquement la proposition 2 sur les rapports corps/esprit
- ces illustrations sont encadrées par deux courtes précisions qui leur donnent leur sens et en lesquelles réside le n^o 2 du problème

- en amont : il faut s'entendre sur les mots (contrainte/nécessité) ; puis critique de la définition de la liberté qui lui est à tort attribuée (« la liberté consiste à n'être déterminée par rien »), enfin position de sa conception de la liberté d'abord de Dieu, ensuite des choses créées (ici les hommes, en passant par les pierres) = une chose est libre qui existe et agit par la seule nécessité de sa nature[...] la liberté est à situer dans une libre nécessité

- en aval : de nouveau il faut s'entendre sur les mots et bien distinguer contrainte/nécessité (critique de Descartes via Tschirnhaus). Donc : réponse aux 3 objections (l'exemple de l'écriture et le contre-exemple du rêve ; la fausse distinction pulsion/contrainte ; la critique de l'argument de l'irresponsabilité ; puis difficultés de la thèse de Tschirnhaus (vertu/prédestination)

- à noter que dans cette lettre, Spinoza dit :

1/ ce que n'est pas la liberté,

2/ dit ce qu'elle est en Dieu,

3/ ne dit pas si elle est en l'homme, puisque l'homme, comme toute chose créée, n'est pas cause de lui-même. C'est pourquoi, si l'on veut être rigoureux c'est-à-dire expliquer ce qu'est la liberté humaine selon Spinoza, il faut revenir au système. Autrement dit, montrer :

1/ comment il peut y avoir liberté dans une ontologie qui affirme l'absolu déterminisme, où la seule liberté est l'accomplissement nécessaire de soi-même alors que personne, sauf Dieu c'est-à-dire la Nature, n'a d'existence et de nature propre. L'homme n'est pas un empire dans un empire ;

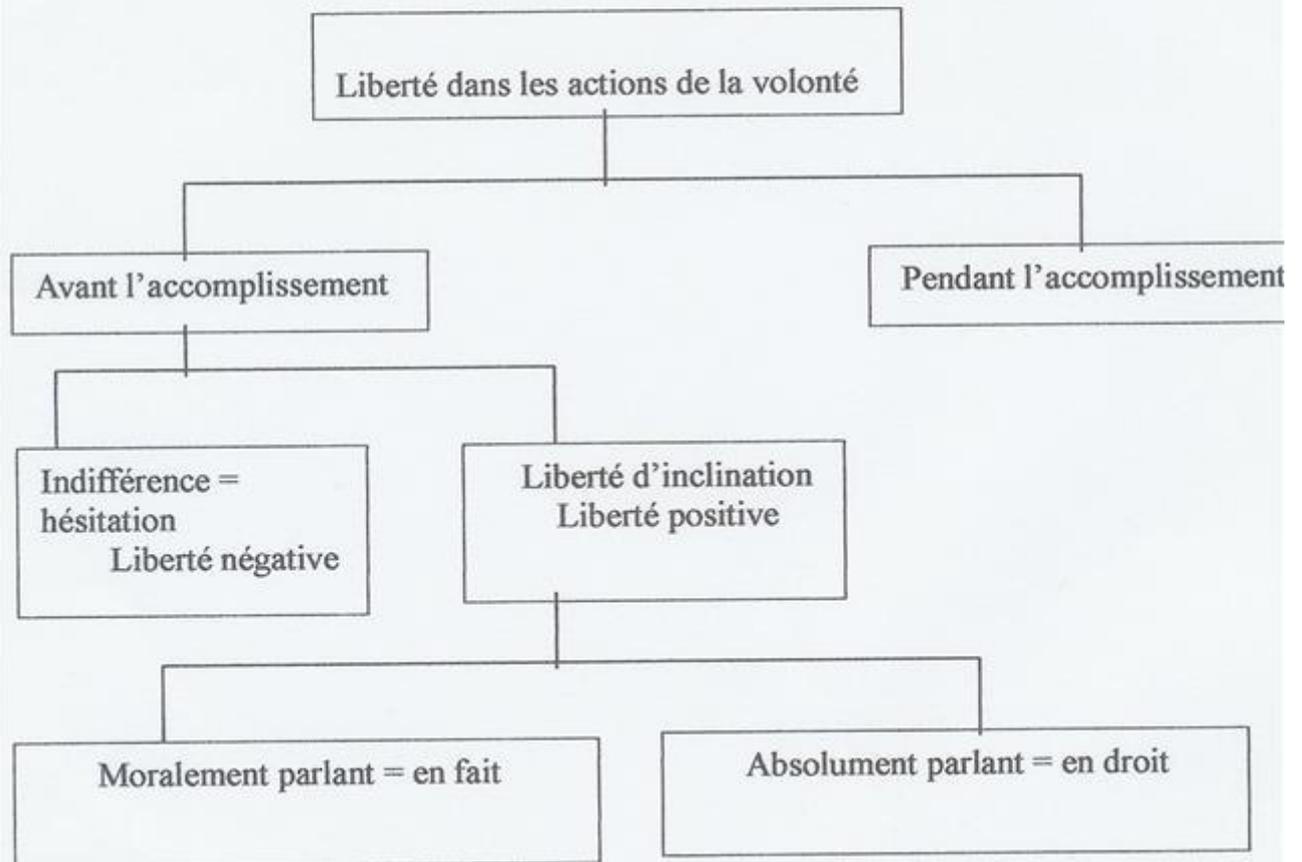
2/ comment la connaissance de la nécessité et du déterminisme nous libère des passions (médiation de la connaissance du 2^{ème} genre) et nous fait accéder à la béatitude.

3/ Deux philosophies

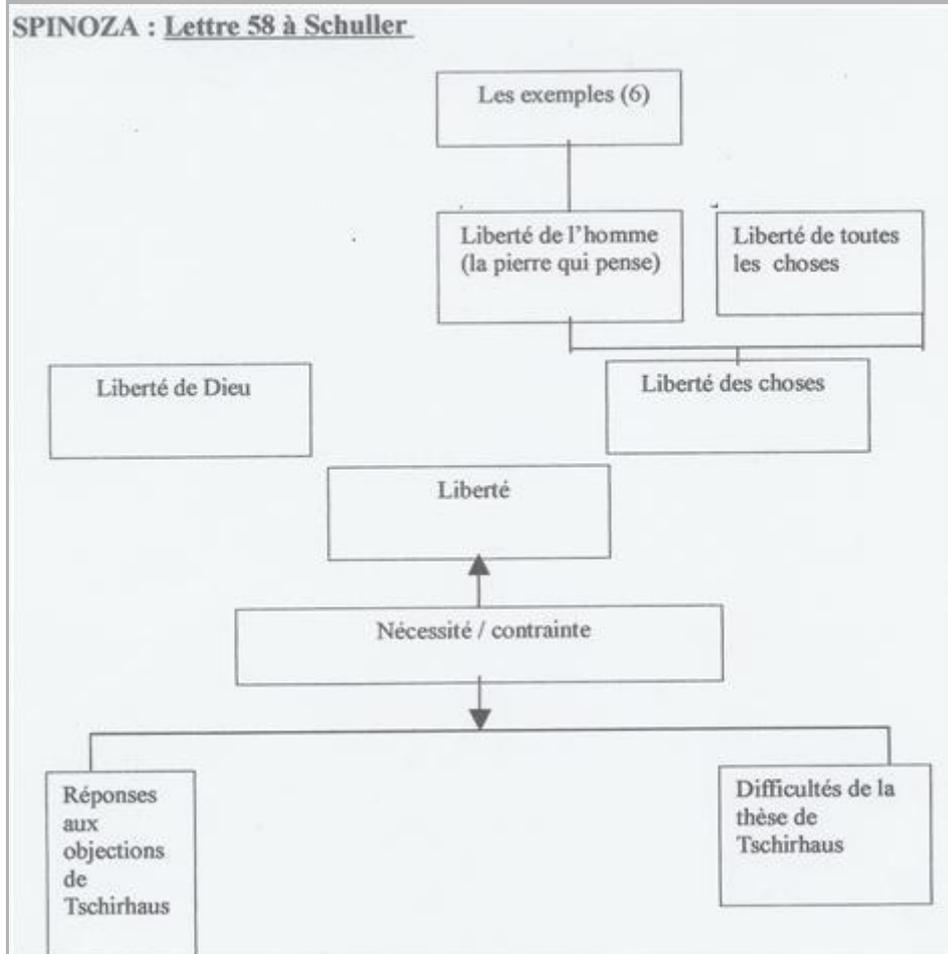
D'abord une observation : on notera la différence de plan des lettres :

la lettre de Descartes se présente comme une sorte de développement déductif de la *IV^{ème} Méditation* destiné à tirer les conséquences de ce qui y a été établi:

DESCARTES : Lettre du 6 Février 1645 au P. Mesland



la lettre de Spinoza adopte un schéma démonstratif. Organisée en fonction du principe structurant « nécessité/contrainte », elle vérifie les assertions d'*Éthique III*. D'où les exemples qui servent de validation:



Pourquoi, cette différence ? Parce que, dans le genre épistolaire, leurs stratégies rhétoriques sont dissemblables. Descartes éclaire son interlocuteur et ami alors que Spinoza cherche à convaincre un contradicteur inconnu.

Ensuite, on ne peut faire débattre Descartes et Spinoza au sens où débattre c'est faire s'affronter des opinions ; en revanche, leur philosophie nous permet de les confronter car tous deux sont des philosophes de la liberté.

Descartes est un philosophe du jugement (cf. le doute), d'où sa distinction entre entendement et volonté. Il fait de la liberté la condition de la vérité.

Spinoza est un philosophe de l'entendement ; c'est pourquoi seul le vrai nous libère.

Toute la difficulté est de tenir les deux ensemble car sans liberté il n'y a plus de vérité (le réel est un *fatum*) et sans vérité, il n'y a plus de liberté, elle est un caprice. D'un côté, vous avez le fanatisme, de l'autre, la tyrannie.

Chacun, à sa manière, nous apprend cela et chacun, selon ses principes, donne sa réponse. Et c'est pourquoi, faute de les interroger sur le fondement ontologique de leur démarche, on transforme leurs thèses en opinions et on n'enseigne pas la philosophie.

Conclusion

En conséquence, si l'on veut confronter Descartes et Spinoza à propos de la liberté, on ne peut le faire qu'en inscrivant l'étude dans un examen des rapports entre la Vérité et la Liberté qui sont bien naturellement deux notions du programme. Et cette articulation n'a de sens que dans la mesure où l'on réfère les thèses à leur ontologie, qui consiste à chercher à établir les fondements de l'union de l'homme au Dieu qui est créateur et transcendant chez l'un, Nature chez l'autre.

Se passer de cet horizon, c'est inmanquablement refuser de les penser et de penser ; et, partant, c'est transformer leurs pensées en faits.

Pour terminer, je préviendrai la question suivante : faut-il dire tout cela à nos élèves quand nous faisons ce cours sur la liberté ? Je réponds :

1/ je n'ai pas proposé un plan de cours sur la liberté mais ai examiné les problèmes qu'un cours pose lorsque nous nous référons à Descartes et Spinoza. Et plus largement, chacun l'a compris, lorsque nous utilisons des auteurs, les confrontant ou non, pour toute question que ce soit. C'est là notre tâche, et tout l'intérêt d'une leçon de philosophie. Il nous faut montrer en quoi leurs démonstrations ne relèvent pas de l'opinion et les mettre au rouet comme nous le sommes nous-mêmes. Ex. : lorsque j'ai examiné dans *Les combats de Spinoza* la question de savoir pourquoi Spinoza déniaient aux femmes toute participation à la vie politique (*Traité Politique*) je suis remonté aux principes de sa philosophie pour en conclure qu'il se contredisait et qu'en l'occurrence il ne véhiculait que le préjugé courant;

2/ cela dépend. C'est à chacun de juger. En tout état de cause, même si nous choisissons de ne pas tout développer, il est impératif que, nous, nous gardions à l'esprit ce tout sans quoi les idées ne seraient que des peintures muettes, comme dit Spinoza.